



www.comptoirlitteraire.com

présente

“*Le lys dans la vallée*”
(1835)

roman de BALZAC

(290 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l’examen de :

l’intérêt de l’action (page 3)

l’intérêt littéraire (page 3)

l’intérêt documentaire (page 4)

l’intérêt psychologique (page 6)

l’intérêt philosophique (page 9)

la destinée de l’œuvre (page 10).

Bonne lecture !

Résumé

Alors que la comtesse Nathalie de Mannerville et le comte Félix de Vandenesse sont sur le point de se marier, elle remarque chez son fiancé de soudaines et longues rêveries. Comme elle lui en demande la raison, il lui répond en lui racontant l'histoire de sa vie.

Cadet d'une famille aristocratique, il eut, à Paris, une enfance et une adolescence malheureuses où il fut sevré d'affection, se sentit mal-aimé, voire haï, et élevé sévèrement. Il fit des études qui l'épuisèrent, et l'amènèrent, en 1814, à venir se reposer en Touraine. Il se rendit alors à un bal donné en l'honneur du duc d'Angoulême. Une «*céleste créature*», une dame qui l'avait frappé par sa grande beauté vint s'asseoir à son côté, dans un coin du salon. L'adolescent, fasciné, ne put s'empêcher de couvrir de baisers les épaules nues offertes à sa vue. Quelque temps après, rêvant à la belle inconnue, il fut introduit par un ami chez le comte et la comtesse Blanche-Henriette de Mortsau : il reconnut en celle-ci la dame outragée, et lui voua sur-le-champ un amour éternel. Il la nomma «*le lys de la vallée*», de cette vallée dans laquelle était situé son château de Clochegourde, sur les rives de l'Indre. Il déploya tous ses charmes, séduisit le comte et les deux enfants, Jacques et Madeleine, qui étaient de santé fragile. Il devint bientôt un familier de la maison, et entra dans l'intimité d'un ménage mal assorti : le comte de Mortsau, ancien émigré beaucoup plus âgé que sa femme, était aigri au point de friser la démence, et lui rendait la vie intenable ; elle supportait tout avec une patience angélique par amour pour ses enfants. Si elle fut peu à peu touchée par les sentiments et la délicatesse de Félix, si elle agréa son amour, elle s'interdit d'y céder, lui assigna des limites très précises par scrupules sociaux et religieux, et s'employa à l'épurer en une passion platonique et presque mystique, prétendant, elle qui était de sept ans son aînée, l'aimer comme un fils. Au prix d'un violent effort sur elle-même, elle arriva à dominer la passion qui montait en elle. Il devint son confident, et lui apporta le réconfort dont elle avait tant besoin. Doté des sages conseils qu'elle lui avait laissés, il retourna à Paris.

La Restauration provoqua des changements heureux dans la situation de fortune des Mortsau ; et, grâce à l'influence des parents de la comtesse, Félix, qui avait aidé Louis XVIII pendant les Cent-Jours, devint un de ses secrétaires particuliers. Il devint une personnalité parisienne dont la mélancolie et la chasteté étaient réputées, car il avait décidé de rester rigoureusement fidèle à son amour platonique. Mais ses activités auprès du roi lui ouvraient les salons. Ce fut ainsi qu'une marquise anglaise, très belle, hardie et perverse, lady Dudley, s'éprit de lui, décida de faire sa conquête, y réussit ; flatté, séduit, il céda à ses avances, découvrit avec elle le plaisir charnel, tout en s'efforçant de conserver à Mme de Mortsau la fidélité du cœur. Partagé entre un ange et un démon, entre un amour pur et une passion sensuelle, il ne put se résoudre à sacrifier l'un à l'autre, jusqu'au moment où il perdit les deux. En effet, la comtesse de Mortsau, ayant appris sa liaison, et ne pouvant accepter ce partage, torturée par la jalousie, se laissa mourir littéralement de faim et de soif, ne pouvant plus assimiler aucun aliment. Lady Dudley, blessée d'avoir été abandonnée sans un mot, quitta Félix. Par une lettre que la comtesse lui avait donnée au moment de sa mort, il apprit qu'elle l'avait toujours aimé charnellement, depuis leur première rencontre au bal du duc d'Angoulême. Depuis lors, sa «*vie est dominée par un fantôme*» : telle est la cause de son intermittente mélancolie.

La comtesse de Mannerville, dans une brève et spirituelle réponse, rend ironiquement sa liberté à Félix dont «*la vie est dominée par un fantôme*», image de «*la perfection terrestre*», et lui conseille de ne pas faire de telles confidences à la quatrième femme qu'il aimera, car celle-ci pourrait perdre courage à l'idée de lutter contre trois ombres.

Analyse

Intérêt de l'action

Cette première étude des "*Scènes de la vie de province*" est un grand roman d'amour, où le lecteur est tenu en haleine par une relation platonique qui est pourtant un amour absolu.

Le livre est habilement construit, un effet de contraste dramatique et savoureux étant produit à la fin entre les deux lettres, entre la longue effusion lyrique de la première, et le ton inattendu, ironique, persifleur et mondain de la seconde, et l'histoire n'est pas vraiment terminée, Félix étant comme abandonné, projeté dans un futur qu'il ne maîtrise plus.

Après un prologue, qui est la narration très ramassée de l'enfance et de l'adolescence de Félix, qui prépare et explique son comportement amoureux lors de l'éblouissante apparition d'Henriette, l'histoire elle-même peut être vue comme une tragédie en cinq actes (les cinq séjours à Clochegourde) comportant une progression dramatique. Dans les trois premiers actes, le bonheur d'aimer domine ; toutefois, la souffrance de l'insatisfaction charnelle est de moins en moins contenue. L'amour de Félix est dépeint sous les couleurs les plus vives. Le quatrième acte voit l'apparition de la jalousie, ressort dramatique essentiel. Le cinquième est celui de la séparation et de la mort.

Deux points d'orgue sont apportés par les deux longues lettres d'Henriette à Félix qui, se situant à deux moments dramatiques (une séparation provisoire, puis une autre, définitive), font porter deux éclairages intenses sur la personnalité d'Henriette. Dans le deuxième cas, la lettre, prolongeant sa présence au-delà de la mort, accentue l'émotion, et constitue une sorte de chant funèbre.

Le roman est soumis à un rythme alternatif, qui n'a rien de mécanique, qui correspond aux périodes de présence à Clochegourde de Félix et à celles d'absence (Paris, Gand, la Vendée). Dans la réalité, ses séjours au château ne durent que quelques semaines alors que ses absences se prolongent sur plusieurs années. Mais le temps romanesque est inversé par rapport au temps réel. Qu'en déduire ? Que, bien que la carrière politique et mondaine de Félix se déroule à Paris d'août 1814 à octobre 1820, sa vie n'a de sens que par rapport à Henriette : le reste est du domaine de l'éphémère et de l'insignifiant. Cet effet de rétrécissement ou d'accélération du temps vécu sans Henriette est encore plus saisissant après sa mort : quinze années de vie (1820-1835) sont évoquées en deux pages, comme si cette vie, dès lors, était aspirée par un vide intemporel.

Intérêt littéraire

D'un romantisme débridé quant aux sentiments, ce roman ne l'est pas moins par l'expression qui est poétique. Ce romantisme comporte parfois un aspect un peu désuet par l'emploi d'une certaine emphase, et le recours à la rhétorique. Dans les descriptions, le style de Balzac, chatoyant de notations de couleur et d'éclairage, parle aux sens ; ces lumières liquides qui tombent de feuillages tremblants, ces «*ruches de tulle neigeuses*», cette ombrelle blanche dans l'ombre et le soleil annonçaient l'impressionnisme, tel paysage de Claude Monet ou, plus près de nous, telle séquence de "*La partie de campagne*", ce mouvant poème d'eau et de feuilles.

L'abondance des images (comparaisons, métaphores, symboles) est prodigieuse. Elles sont le plus souvent empruntées à la nature, parfois aussi à la langue biblique ou à l'Évangile. Leur étude détaillée montrerait combien elles amplifient poétiquement les états d'âme de joie fugitive, de mélancolie, de désespoir, du sentiment de la mort, etc.

Le titre du roman indique le grand symbole, plein de sens et de résonances, que Balzac y développe, qui exprime l'union lyrique du personnage et du paysage, Mme de Mortsaut étant bien «*le lys de la vallée*» (en fait, elle en est, plus exactement, le lis, car c'est bien cette plante, appelée «*lilium*» en latin, qui est une liliacée, à feuilles lancéolées et à grandes fleurs, qui est considérée comme le symbole de la pureté, de la vertu ; tandis que s'écrit avec un «*y*» la fleur de Lys, qui est l'iris versicolore dont les rois de France avaient fait leur symbole quand Louis VII avait, au Moyen-Âge, annexé le territoire situé au bord de la rivière Lys). La fréquente reprise des mots «*le lys de la vallée*» représente autant d'aspects de l'amour de Félix, y compris l'élan mystique vers cette femme (comme en atteste la référence au "*Cantique des cantiques*").

Parfois, la comparaison sert à des fins esthétiques : *«La lumière filtrée dans les feuillages produisait, sur le sable des allées, ces jolis jours qui ressemblent à des soieries peintes.»*

Balzac donna à son roman un rythme qui en fait une longue élegie, *«la plus émouvante élegie»* traduisant les états d'âme des personnages à dominante mélancolique ou désespérée. La phrase, assez longue, se déploie alors comme un chant au rythme souple, aux sonorités douces, telle une strophe harmonieuse, pour évoquer une espèce de chant funèbre : *«Hélas ! nous avons tous dans la vie un Golgotha»*, ou bien pour exprimer une joie fugitive : *«Combien de fois déjà n'étions-nous pas demeurés silencieux, occupés à regarder un effet de soleil dans la prairie, des nuées dans un ciel gris, les collines vaporeuses, où les tremblements de la lune dans les pierreries de la rivière, sans nous dire autre chose que : "La nuit est belle !"»*.

Parfois, l'ivresse du langage tourne au délire, comme dans la scène du bouquet où les noms insolites de fleurs au lecteur inconnues, lettres, sons et couleurs, peignent d'effervescentes visions qu'on croirait surprises par le pinceau d'un génie schizophrène. Souvent, dans le récit de l'agonie par exemple, le roman est emporté par une marée sonore d'où se détachent, dans de longues phrases mélodieuses, les thèmes de la joie ou de la douleur. Souvent aussi, comme l'archet trop fort appuyé sur la corde trop tendue, un son discordant, un grincement de la phrase surchargée qui casse, déchirent cette harmonie, comme il arrive dans le premier portrait de madame de Mortsau à Clochegourde, grimaçant de comparaisons, où un orientalisme de pacotille dépare le dessin.

Balzac tombe parfois dans le pathos ; ainsi dans la réponse qu'adresse Mme de Mortsau à Félix : *«Ma confession ne vous a-t-elle pas montré les trois enfants auxquels je ne dois pas faillir, sur lesquels je fais pleuvoir ma rosée réparatrice et fais rayonner mon âme sans en adultérer la moindre parcelle ? N'aigrissez pas le lait d'une mère !»* Or Jacques et Madeleine ont plus de dix ans, et le troisième enfant, c'est leur père ! Ces quelques taches ont fait condamner le goût de Balzac par des critiques qui le trouvent grandiloquent, lui reprochent de se livrer à des outrances sentimentales et aux audaces du romantisme.

Mais Balzac, surtout dans les dernières pages, pratique aussi la phrase courte, sèche, sarcastique, qui fait mal : *«Quand vous avez fait quelques phrases sentimentales, vous vous croyez quitte avec son cercueil.»*

Intérêt documentaire

Dans *«Le lys dans la vallée»*, titre qui a un caractère floral, roman qui appartient au cycle *«Scènes de la vie de campagne»*, Balzac a voulu *«aborder la grande question du paysage en littérature»*. Effectivement, le paysage joue un rôle dans l'action. Balzac chanta la vallée de l'Indre, tendre et pastorale, aux courbes voluptueuses, de Montbazou à Saché, où il écrivit son roman (en grande partie au château de Saché où il faisait de fréquents séjours chez son ami, Jean de Margonne, mais en décrivant le château de Valesne qui se trouve lui aussi à Saché !) ; il pouvait y contempler un beau site, un *«val d'amour»*, au centre duquel rayonne Clochegourde, *«castel ouvragé comme une fleur, et qui semble ne pas peser sur le sol»*. De longues pages donnent lieu à une description minutieuse et pittoresque (la rivière, les plantes qui la tapissent, les barques, un pont, des peupliers, quelques moulins, une lande et, animant tout cela, des meuniers, des pêcheurs, des vendangeurs). Ce paysage, Balzac le peignit avec tendresse, transfiguré par les yeux d'un amoureux. Il ne se modifie pas seulement selon les saisons ou les heures du jour, mais en fonction de l'état d'âme des personnages. Il participe aux émotions du héros. Plus profondément, il ne se borne pas à refléter les sentiments, mais les suscite, les modifie ou prédispose à les éprouver. On peut même dire que, parfois, la nature secrète le personnage.

Ainsi, Félix de Vandenesse s'arrête, lors de son arrivée en vue de Saché, sous un noyer. C'est un moment important car, découvrant pour la première fois la vallée de l'Indre, il suppose (à juste titre) que la femme rencontrée au bal (madame de Mortsau) ne peut qu'habiter en cet endroit : *«Si cette femme, la fleur de son sexe, habite un lieu dans le monde, ce lieu, le voici. À cette pensée je m'appuyai contre un noyer sous lequel, depuis ce jour, je me repose toutes les fois que je reviens*

dans ma chère vallée. Sous cet arbre confident de mes pensées, je m'interroge sur les changements que j'ai subis pendant le temps qui s'est écoulé depuis le dernier jour où j'en suis parti. Elle demeurait là, mon cœur ne me trompait point : le premier castel que je vis au penchant d'une lande était son habitation. Quand je m'assis sous mon noyer, le soleil de midi faisait pétiller les ardoises de son toit et les vitres de ses fenêtres. Sa robe de percale produisait le point blanc que je remarquai dans ses vignes ! sous un hallebergier. Elle était, comme vous le savez déjà, sans rien savoir encore, le lys de cette vallée où elle croissait pour le ciel, en la remplissant du parfum de ses vertus.» Et ce noyer est évoqué plusieurs fois dans le roman. Lorsque Félix de Vandenesse y emmène madame de Morsauf : Il y a là un sens de la vie immense et secrète de la nature ; il faut comprendre son muet langage d'amour, et le transmuier en sentiments humains : les fleurs, avec leurs parfums, leurs couleurs, leurs formes, brisent l'interdit entre Félix et Henriette, les amènent à se rejoindre dans ce mélange de pureté et de volupté qui émane d'elles : instant de réconciliation de la chair et de l'esprit. Le thème de l'amour envahit le paysage, la nature en extase réagissant sur les personnages. Rencontres, séparations, réconciliations ont pour cadre ces jardins où l'on n'aime que métamorphosé.

Cependant, le roman appartenant à *“La comédie humaine”*, il participe au tableau de la société française sous la Restauration, est inscrit dans l'Histoire qui est en arrière-plan. Bien que l'essentiel du roman se déroule à Clochegourde, toute l'histoire de la France d'août 1814 à octobre 1820 est discrètement évoquée : la première Restauration, l'exil provisoire de la Cour à Gand, la tentative de soulèvement de la Vendée, le retour définitif de la monarchie, l'occupation étrangère, l'octroi de la Charte par Louis XVIII. On assista à un retour au conservatisme, comme si la période 1789-1814 n'avait pas existé. Les valeurs de l'Église et de l'aristocratie furent réinstaurées. Même Henriette, si lucide et critique, porte-parole de Balzac, ne remettait pas en cause ces principes : *«Les Sociétés n'existent que par la hiérarchie.»*

Au sommet de cette hiérarchie se trouvait Louis XVIII, un survivant du XVIII^e siècle, libéral et indulgent, à l'humour caustique. Il est même un des personnages du roman : il s'amuse à appeler Félix *«mademoiselle de Vandenesse»*. Or Félix a joué un rôle lors des Cent-Jours, partant de Gand pour diffuser un message royal en Vendée, puis est devenu un collaborateur du roi, avant de quitter la vie publique au moment de l'accession au trône de Charles X.

Dans ce tableau sont distinguées différentes variétés de l'aristocratie.

La noblesse de Cour, résidant faubourg Saint-Germain, est représentée par M. de Lenoncourt, dont la femme est hautaine, sèche, pleine de morgue. Ces grands seigneurs ont retrouvé en un clin d'œil terres, pensions, charges : *«Le coup de baguette de la Restauration s'accomplissait avec une rapidité qui stupéfiait les enfants élevés sous le régime impérial.»* Dans le sillage de cette génération d'avant 1789, se glissent les jeunes ambitieux, courtisans et diplomates (les frères Vandenesse) qui pratiquent les plaisirs de société (femmes, jeu, chevaux, équipages).

La noblesse de province est représentée par M. de Morsauf : *«statue de l'émigration»*, il a servi dans l'armée de Condé, en est revenu ruiné, mais éperdument fidèle à la monarchie, patriote, sans ambition, mais rendu amer par l'ingratitude à son endroit ; il est d'un conservatisme aveugle, rebelle à toute innovation, qu'elle soit politique ou culturelle ; il se demande : *«Quel siècle nous prépare cet enseignement mis à la portée de tous?»* ; seigneur terrien, il est réfractaire aux progrès des méthodes d'exploitation.

La noblesse d'emprunt est représentée par M. de Chessel, né Durand, qui a acheté la terre des émigrés sous la Révolution, et est assez habile pour survivre aux changements de régime ; malgré des revers électoraux momentanés, sa fortune lui donne de l'assise.

La bourgeoisie et la paysannerie sont pratiquement absentes.

De plus, comme Balzac se passionnait pour les questions économiques, il a prêté ses préoccupations à Mme de Morsauf qui, même si elle est une délicieuse créature angélique, une fleur de spiritualité, est aussi une femme de tête : elle a les pieds sur terre, et administre à la perfection la propriété agricole de son mari que l'émigration a ruiné.

Intérêt psychologique

Ce roman d'amour est celui du désir empêché de Félix, du désir contenu de Mme de Mortsau, les amants vivant un drame de la frustration, leur vocation depuis l'enfance. À cet amour défendu ne restent que des regards échangés, des pressions de la main, des mots à double entente, ces bouquets que les visions de l'amour fou métamorphosent en jardins de fleurs arborescentes. C'est que la nature entière se charge maintenant des passions tues : «*Nous nous aimions en tous les êtres, en toutes les choses qui nous entouraient*». Tout l'art du romancier consiste dans les analyses ténues du sentiment et de ses nuances, dans l'intuition des secrètes ferveurs, des alternatives où la tendresse spontanée, puis contrite, puis rétractile, donne la clé des tourments intimes. Les incidents extérieurs comptent pour peu de chose, l'amour de deux amants faisant d'un désert un univers peuplé de sensations.

Le drame n'existe vraiment que par les deux amants.

En effet, Monsieur de Mortsau, homme sombre et violent, est un personnage plus ridicule que pathétique en dépit de sa condition d'ancien émigré. Malade imaginaire, il n'offre à sa famille que mauvaise humeur et incompréhension. Cet être très amer, très aigri, a besoin de sa femme sans vouloir le reconnaître. Se doute-t-il ou non de l'amour qui l'unit à Félix? n'est-il que le cocu classique, cocu et content qui se tait, par lâcheté ou par sagesse?

Lady Dudley, qui aurait pu être inspirée à Balzac par la comtesse Guidoboni-Visconti, pour sa part, traduit bien l'anglophobie de Balzac : c'est une caricature de l'Anglaise, de la femme sensuelle et dominatrice, qui, comme «*la plupart des femmes qui montent bien à cheval a peu de tendresse*». Elle est continuellement analysée en opposition avec Mme de Mortsau.

Les deux protagonistes sont nés d'une vérité autobiographique, Balzac se livrant à une introspection, à une véritable auto-psychanalyse. Sa mère, en le privant d'amour, avait créé en lui le besoin de lui trouver un substitut chez une femme plus âgée que lui. Son initiatrice fut, en effet, madame Laure de Berny, qui avait vingt ans de plus que lui, mais n'a pas connu ce combat perpétuel contre la volupté qui fait le pathétique de madame de Mortsau ; il l'avait idéalisée, l'appelant «*la Dilecta*», l'élue de son cœur ; Dans ce récit grandement autobiographique, Balzac a transposé sa liaison avec Laure de Berny, allant même jusqu'à emprunter des détails de la vie privée de celle qu'il appelait «*la Dilecta*» ; on peut signaler qu'elle souffrait d'une maladie d'estomac, et que ses enfants étaient malades. Elle eut le manuscrit en main quelques mois avant sa mort, et put y lire les phrases exaltées qui lui étaient en fait adressées.

On a trouvé aussi à madame de Mortsau l'affection un peu raisonneuse d'une autre amie de Balzac, madame Carraud.

Une autre amie encore, la marquise de Castries, a donné à Mme de Mortsau son prénom : Henriette. Madame Hanska, la riche admiratrice polonaise qui était devenue la bien-aimée lointaine avec laquelle Balzac entretenait une correspondance très suivie («*Lettres à l'étrangère*»), a peut-être fourni à Mme de Mortsau son mari.

Jusque dans la littérature, on a recherché les modèles qui ont pu inspirer l'écrivain. Au moins une influence indubitable est celle de «*Volupté*», roman de Sainte-Beuve paru en 1834, histoire de chasteté et de renoncement où madame de Couaën, un peu pâle, un peu froide, un peu fade, sans grande consistance romanesque, se refuse, elle aussi, à l'amour d'un jeune homme passionné. Balzac, ne se privant pas d'attaques parfois injustes, et voulant se venger d'un article malicieux du critique, déclara : «*Ce roman est mauvais et je vais le réécrire*», ce qui excita la hargne contre lui de Sainte-Beuve, d'autant plus qu'il était conscient que son œuvre n'était pas sans défauts.

Félix, à vingt et un ans, a encore le physique, les sentiments et les rêves d'un adolescent «*dont l'imagination est ardente, dont la vie est chaste*». Comme il a été frustré de l'amour maternel, à la première apparition d'Henriette, il s'éprend sur le champ de cette belle inconnue, se demande, du fait de son romantisme exacerbé, si elle est une femme ou un ange. Pour lui, «*elle devint ce qu'était la Béatrix du poète florentin, la Laure sans tache du poète vénitien, la mère des grandes pensées, la*

cause inconnue des résolutions qui sauvent, le soutien de l'avenir, la lumière qui brille dans l'obscurité comme le lys dans les feuillages sombres. [...] elle m'a donné cette constance à la Coligny pour vaincre les vainqueurs, pour renaître de la défaite, pour lasser les plus forts lutteurs.» Il remarque un parfum, des épaules mais «*de pudiques épaules qui avaient une âme*». Son baiser incontrôlé tient de l'amant et du fils : «*Je me plongeai dans ce dos comme un enfant qui se jette dans le sein de sa mère*». Il fait donc d'elle une mère de substitution. Il brûle de la retrouver. Aussi, dans la vallée, sensible à mille harmonies indéfinissables entre la nature et sa passion, avant même d'y avoir vu Mme de Mortsau, il sait, par l'immédiate évidence d'une mystérieuse correspondance, qu'elle ne saurait vivre que dans ce cadre admirable qui, à son tour, contribue à sa connaissance intuitive de l'être aimé. Sous l'emprise de son idole, le sigisbée, qui serait d'un tempérament très ardent et très sensuel, qui ne serait bridé par aucune contrainte morale, parvient plusieurs années, en dépit de la violence de son désir, bien que vivant sous le même toit, partageant les intimités d'un même foyer, à tendre, comme elle le lui demande, à l'amour pur, à accepter l'idée de l'excellence du renoncement et du sacrifice. C'est d'une invraisemblance effrénée, mais cette tentative de sublimation du désir en amour platonique est favorisée par sa conception chevaleresque des relations avec la femme, à base d'amour courtois (Henriette devient «*la Dame aux mains de laquelle reluit la couronne promise aux vainqueurs du tournoi*»); par son idéalisation de la femme aimée qui aboutit à une tentative d'union mystique (Henriette se présente comme «*l'étoile et le sanctuaire. Vous serez ma religion et la lumière*». Dans des litanies, l'union des âmes s'efforce de reléguer le désir. Il a une satisfaction d'orgueil à pratiquer le renoncement, éprouvant alors «*les contentements qui suivent de tacites immolations*».

Mais, l'adolescent prolongé devenant un homme à la virilité de plus en plus exigeante, et n'étant pas soumis aux interdits religieux profondément ancrés en Henriette, il apparaît tout de même plus tard qu'il lui est impossible de dominer indéfiniment ses sens. D'où sa liaison avec lady Dudley, l'écartèlement vécu pour un temps dans le compromis et la bonne conscience assez naïve : «*Je pensais que ces plaisirs étaient un moyen d'annuler la matière et de rendre l'esprit à son vol sublime*». Mais la mort d'Henriette fait éclater cette bonne conscience, crée un regret stérile, entraîne la défaite définitive de l'âme, mais aussi fait taire la chair : dérisoire victoire.

Il est donc l'éternel vaincu. Malgré l'intensité de son désir, hésitant, inconséquent, il n'a jamais eu l'audace de tenter de posséder Henriette qui le lui reproche pudiquement sur son lit de mort : «*J'ai parfois désiré de vous quelque violence*». Il est le jouet de la passion de lady Dudley, dont le désir hystérique et les raffinements de volupté le submergent. Il est ensuite abandonné par elle. Méprisé par Madeleine, il reçoit, pour finir, un camouflet humiliant de Natalie qui refuse de remplir le rôle resté vacant d'amante-mère. C'est un Rastignac manqué, plus proche du Rubempré des «*Illusions perdues*».

Face au faible Félix se trouve la forte Mme de Mortsau, car, si le livre est dominé par la figure de l'héroïne qui reste pure en revêtant la robe blanche qui lui donne l'aspect de l'ange, de l'étoile ou du lis, qui ne conserve sa pureté qu'au prix de la vie, il ne se contente pas d'être un roman d'amour qui finit tristement. Le couple Henriette-Félix reproduit la division de l'humanité, chère à Balzac entre les forts et les faibles, entre les dominateurs et ceux qui sont broyés par la vie. Elle est «*la femme vertueuse fantastique*» qui est aussi belle que vertueuse.

Cependant, le génie réaliste du romancier veillait, et l'héroïne, parée de toutes les séductions du corps, de l'esprit et de l'âme, n'est pas une abstraction éthérée : sans rien perdre de son charme et de sa pureté, elle a la vérité complexe d'un être de chair, elle est dotée d'une nature idéaliste et positive à la fois.

Son portrait physique frappe par la combinaison d'une beauté physique éclatante, qu'elle conserve en dépit de l'âge et de deux maternités (d'où cette paradoxale affirmation : «*Quoiqu'elle fût mère de deux enfants, je n'ai jamais rencontré dans ce sexe personne de plus jeune fille qu'elle.*») et de la spiritualité qui s'exprime à travers le rayonnement sensuel ; ce qui fait que cette femme n'inspire pas uniquement le désir.

Dans sa vie intérieure, on retrouve la même dualité :

D'une part, elle est animée d'un besoin d'aimer exacerbé par la longue frustration affective de l'adolescence : d'une mère sans tendresse, au lieu d'amour, elle reçut *«une blessante ironie»*. Elle lui inspira *«moins d'amour que de terreur»*. Cette frustration se poursuit dans un mariage imposé avec un homme précocement vieilli avec lequel il n'y avait donc ni plaisir physique ni échange affectif. Et l'amour maternel ne put combler cette attente amoureuse. Femme malheureuse au cœur délicat meurtri par les grossièretés et les violences de son mari maniaque et malade imaginaire, elle est d'abord émue, un peu comme madame de Rênal devant Julien Sorel, par celui qui lui semble être encore un enfant. Un sentiment l'envahit peu à peu, la submerge d'amour pour un jeune homme qui l'admire, la console par un dévouement éperdu.

D'autre part, elle est animée par une volonté de puissance qui se manifeste sur trois plans. Elle est d'abord le chef de la famille. Malgré sa tyrannie puérile, M. de Mortsaufr subit son ascendant. C'est elle qui gère le domaine, le fait fructifier grâce à de nouvelles méthodes de culture, surmontant l'esprit routinier du maître et des serviteurs. Elle explique son plan avec délectation à Félix au beau milieu de leurs dissertations amoureuses, calcule avec précision les profits qu'elle en attend en femme d'affaires avisée et énergique. Elle est aussi, par procuration, ambitieuse pour Félix. Clairvoyante, elle comprend les mécanismes de la société, détecte les moyens par lesquels il se fraiera un chemin à travers la jungle sociale. La hauteur de vue et la dignité d'âme n'empêchent pas le désir d'ascension. Inspiratrice de Félix, elle dirige la manœuvre grâce à laquelle il devient le confident du roi. Elle le recrée littéralement, et le fait exister socialement à partir de son insignifiance de petit noble de province. Elle est un Vautrin qui aurait de l'honneur.

Enfin, elle est une amante dominatrice. Jusqu'à sa mort, elle impose sa chasteté à Félix. Au-delà de la mort, elle veut le garder à elle en lui imposant d'épouser Madeleine. Elle meurt moins de maladie que dévorée par la force de sa passion, de *«faim»* et de *«soif»*. *«J'avais soif de toi. La faim, les désirs trompés poussaient au combat égoïste de la vie contre la mort. Ses lèvres décolorées se tendirent alors sur ses dents de loup.»* Elle meurt épuisée par excès d'amour, comme le père Goriot.

Cette volonté de puissance va jusqu'à un besoin d'absolu, se manifestant sous deux aspects. D'abord, une pratique religieuse très profondément sincère et assidue : la prière du soir, son recueillement à l'église où, note Félix, *«la foi communiquait à son attitude je ne sais quoi d'abîmé, de prosterné, une pose de statue religieuse, qui me pénétra»* ; c'est donc par un subterfuge de casuiste, qui est autant celui de Balzac, que la fervente catholique prétend aimer Félix comme un fils, et même lui destiner sa fille. Puis elle manifeste l'illumination mystique d'une disciple de l'ésotériste Saint-Martin, *«le philosophe inconnu»*, l'apôtre en France du mysticisme de Swedenborg. Il lui a enseigné *«la lumière de l'amour céleste et l'huile de la joie intérieure»*. Ainsi s'est développé en elle un don de seconde vue et de prophétie. Aussi bien Félix et même M. de Mortsaufr la définissent-ils souvent comme un *«ange»*, un *«séraphin»*, une *«martyre»*, une *«sainte»*, une *«fleur sidérale»*. En conséquence, le bonheur terrestre n'existe pas, ou l'on n'y peut accéder que par la souffrance : *«Nous devons passer par un creuset rouge avant d'arriver saints et parfaits dans les sphères supérieures.»*

Femme chrétienne, épouse et mère, devenue amoureuse d'un très jeune homme, tentée d'infidélité à l'égard d'un mari qui est un bourreau, elle résiste à cet amour au nom de ses enfants et de la religion, n'a d'autre ressource que de tenter une sublimation du désir qui prend différentes formes. Celle de l'amour maternel qui semble pouvoir satisfaire son intense besoin de se donner : elle est la déesse mère entrevue par Félix dès son premier séjour à Clochegourde. Elle déclare : *«Mes enfants, je les enfanterai de nouveau tous les jours»*. M. de Mortsaufr, vieil enfant tyrannique, est lui-même l'objet d'une sollicitude toute maternelle : *«Mon cœur est comme enivré de maternité»*. Et, par rapport à Félix, elle tente désespérément jusqu'à la fin de se convaincre que telle est la nature du sentiment qu'elle éprouve pour lui, sentiment rendu vraisemblable à cause de la douloureuse enfance de celui-ci, qui a été comme *«une longue maladie»*, et de sa faiblesse (il raconte que, au bal, *«trompée par ma chétive apparence, une femme me prit pour un enfant. À vingt ans passés, si malingre, si délicat.»*) La sublimation du désir s'opère aussi par la reconnaissance pour le dévouement de Félix, soit qu'il affronte pour l'amour d'elle les humeurs du mari, soit qu'il le soigne avec dévouement. Elle *«couvrirait les témoignages de sa tendresse du brillant pavillon de la reconnaissance.»* La sublimation s'effectue

encore par le langage des fleurs dont la pureté ambiguë n'est qu'une expression voilée, à peine refoulée, du désir.

Mais la sublimation subit un échec final qu'elle aurait pu subir auparavant. Pour Balzac, le jeu des passions peut à chaque moment changer la face des choses, bouleverser les intentions et les décisions les mieux assurées. Mme de Mortsauf aurait pu, à chaque minute, succomber : un baiser volé tel soir, dans telle circonstance, et tout changeait. Ce ne sera toutefois qu'à la fin que la jalousie, à la découverte que Félix a succombé à la séduction de lady Dudley, apparaît par deux gestes significatifs trahissant l'impétuosité du désir et le besoin de vengeance. Surtout, lors de son agonie, mourant d'inanition, dans un long et bouleversant cri de rage et de révolte : « *J'ai bien soif, j'ai faim...* », elle révèle la réalité charnelle, longtemps contenue, de son attachement pour Félix. Elle aurait subi les assauts de la tentation qu'elle avoue aussi dans sa lettre posthume : « *Ni le temps, ni ma ferme volonté n'ont pu dompter cette impérieuse volupté* ». Au terme de cette lettre, elle constate que les exigences de la chair ne sont pas moins fortes chez elle que chez sa rivale : « *Je ferai des folies comme lady Dudley* ». Ce sont, dit l'abbé qui l'assiste, « *les fleurs fanées de sa jeunesse qui fermentent en se flétrissant* ».

Cette scène pathétique a fait l'objet de tout un débat : la critique, les amies mêmes de Balzac, déploraient que la pureté de l'héroïne fût ternie, au dernier moment, par cette révolte, par ces accents trop humains. Il répondait que « *la lutte de la matière et de l'esprit est le fond du christianisme* », et rappelait qu'aux « *imprécations de la chair trompée, de la nature physique blessée* » succède « *la placidité sublime de l'âme, quand la comtesse est confessée et qu'elle meurt en sainte* », scène édifiante et assez conventionnelle où elle montre une attitude d'acceptation de la mort et l'expression d'un repentir chrétien. Mais elle meurt si exemplairement sainte, si atrocement sainte, que nous en venons à nous demander si les saintes ne se nourrissent pas du plus pur feu de l'enfer !

Intérêt philosophique

Balzac voulut montrer qu'à côté des grandes épopées existent des épopées intimes, nourries de faits quotidiens, qui ont moins d'éclat que l'Histoire officielle, mais n'en sont pas moins passionnantes car elles sont l'histoire du cœur humain : « *La bataille inconnue qui se livre dans une vallée de l'Indre entre Mme de Mortsauf et la passion est peut-être aussi grande que la plus illustre des batailles connues.* » Avec ce personnage, il dénonça la condition féminine, ce qui était un thème romantique, et il montra que, pour lui, la passion est une force dont les ravages sont toutefois effroyables : elle détruit l'être qu'elle envahit.

Balzac lui-même a défini le sens de son roman comme étant la lutte de la matière et de l'esprit. Mais ce conflit n'est pas vécu dans les mêmes termes par les deux partenaires en raison de la différence des maturités.

Pour la première fois chez Balzac, la religion, ou la religiosité romantique, tint une part dans le drame que vivait son héroïne. « *Le lys dans la vallée* » baigne dans une atmosphère religieuse particulière associant la nature à l'émotion pieuse, à l'exaltation et à l'appel de l'au-delà : de la sorte ce roman illustre le thème central du « *Génie du christianisme* » de Chateaubriand. D'abord, chez cette femme pieuse parfois à l'excès, la religion raffinerait la délicatesse du cœur. Puis elle rendrait plus ardent le plaisir de la chute par le contraste des émotions, Balzac ignorant, en fait, que le péché, même de pensée, ne peut cohabiter avec l'amour de Dieu dans une âme fervente ; que la tentation à l'état de crise aiguë ne peut durer tant d'années ; qu'aucun directeur de conscience (il est vrai que Mme de Mortsauf a choisi le débonnaire abbé François Birotteau auquel on reproche son « *manque de force apostolique* ») ne pourrait tolérer un tel risque, pour sa protégée, de mourir en état de péché mortel. Enfin, la vertu répressive du catholicisme prendrait toute sa signification avec cette femme pieuse et déçue, cette créature angélique que la mort saisit dans sa splendeur immaculée.

Balzac passa donc ici de la morale sociale à la morale individuelle, du plan doctrinal à celui de la casuistique. Il pensa même que le protestantisme est « *la mort de l'art et de l'amour* », parce qu'il exempte l'amante du scrupule moral. Son système religieux est un catholicisme formaliste et traditionnel se complétant et s'épurant dans l'illumination martiniste. Car, plus encore que l'influence

chrétienne, joue celle de l'occultisme propagé d'abord par Swedenborg, puis par Saint-Martin. Ce dernier est fréquemment invoqué par Henriette qui l'a reçu plusieurs fois à Clochegourde. Le martinisme, ou affirmation de la correspondance entre la terre et le ciel, de la communication du visible et de l'invisible, était une conviction profonde de Balzac, le thème d'ailleurs de *"La peau de chagrin"*, de *"Louis Lambert"* et de *"La recherche de l'absolu"*, romans écrits de 1831 à 1834. En 1835, Séraphita, par une sorte d'ascèse, devient une créature désincarnée, purement angélique. Henriette, sa sœur terrestre aux aspirations contradictoires, est en quelque sorte le contrepoint de la mystique Séraphita.

Destinée de l'œuvre

Les deux premières parties du *"Lys dans la vallée"*, *"Les deux enfances"* et *"Les premières amours"* parurent, de novembre à décembre 1835 dans "La revue de Paris".

Puis, alors que *"Le lys dans la vallée"* était en cours de publication en feuilleton chez lui, Buloz, le directeur de "La revue des Deux Mondes", vendit à une revue de Saint-Pétersbourg des épreuves inédites. On imagine la colère du romancier perfectionniste qu'était Balzac, qui ne cessait de corriger et de réécrire ses textes jusqu'à la dernière minute, et qui, de plus, était excédé par les contrefaçons européennes de ses romans, en particulier belges, qui circulaient un peu partout et lui faisaient perdre de l'argent. Au début de 1836, une grave dispute éclata donc. À titre de dédommagement, Balzac, qui n'avait jamais aimé la publication en feuilletons, le découpage étant hasardeux, exigea la publication immédiate de son roman en volume, ce que Buloz refusa. S'ensuivit un retentissant procès de cinq mois, que Balzac finit par gagner. *"Mais ce sont des victoires qui tuent"*, confia-t-il, épuisé. Fort de toutes ces mésaventures, il devait fonder, en 1838, avec Hugo, Sand et Dumas, la Société des gens de lettres, dont la fonction serait de protéger les droits des auteurs.

Le livre, dans sa version complète, parut en volume, en 1836, chez Werdet, étant alors placé parmi les *"Études de mœurs"*.

La publication déchaîna les passions, l'un des romans de Balzac les plus attaqués, les plus critiqués. D'abord parce que c'était explicitement une réponse revancharde à Sainte-Beuve, auteur de tant de méchancetés contre Balzac.

En 1844, dans l'édition Furne, *"Le lys dans la vallée"* fut la première des *"Scènes de la vie de campagne"*, dans la grande fresque intitulée *"La comédie humaine"*.

"Le lys dans la vallée", prototype du roman d'initiation sentimentale, devint un mythe littéraire que d'autres écrivains s'approprièrent, comme Flaubert avec *"L'éducation sentimentale"*, Gide avec *"La porte étroite"*, Marcel Proust avec *"Un amour de Swann"*, etc..

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

Contactez-moi

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoirliteraire.com